

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 28 (1991)
Heft: 1054

Artikel: Les lendemains qui déchantent
Autor: Ghelfi, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1021031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'INVITÉ DE DP

Les lendemains qui déchantent

Jean-Pierre Ghelfi

Economiste et député au Grand Conseil neuchâtelois

A-t-on raison d'écrire, comme on le lit un peu partout, que la mort du communisme permet au capitalisme d'affirmer une suprématie désormais incontestée ? Michel Albert, ancien commissaire au plan français, publie un livre tonique¹ dans lequel il montre que la réalité est plus complexe, en commençant par rappeler que le capitalisme, contrairement au communisme qui était une idéologie, est une pratique... qui permet plusieurs pratiques. Pour faciliter sa démonstration, Michel Albert retient deux modèles de capitalisme qu'il définit ainsi: «Le modèle "néo-américain", fondé sur la réussite individuelle, le profit financier à court terme, et leur médiatisation; le modèle "rhénan", qui se pratique en Allemagne, en Suisse, dans le Bénélux et en Europe du Nord, mais aussi, avec des variantes au Japon. Il valorise la réussite collective, le consensus, le souci du long terme. Le premier est plus séduisant, le second plus performant.»

La médiatisation et la séduction du modèle néo-libéral amènent Michel Albert à s'interroger — et à s'inquiéter — sur la capacité de résistance du modèle rhénan. Il voit le premier envahir tous les esprits de la planète. Ronald Reagan et Margaret Thatcher sont des idoles non seulement dans les pays d'Europe orientale et centrale, mais aussi dans les campagnes chinoises.

Haut lieu du libéralisme

La situation n'est pas très différente en Suisse, où l'on voit depuis quelque temps la bourgeoisie et le patronat se hérissier contre des «concessions excessives» qu'il leur faudrait accepter pour réaliser le consensus helvétique.

Le Vorort a montré l'exemple en lâchant le projet de réforme des finances fédérales le printemps dernier. Des députés, en cette veille d'élections nationales, enchaînent en glosant sur l'avenir de la formule magique.

Les partisans de la «voie solitaire» (*Alleingang*) en matière européenne assurent que le coup est jouable à condition de revoir nos pratiques et structures de manière à ce que l'économie soit plus com-

pétitive que celle des pays de la Communauté.

Récemment, une quinzaine d'auteurs emmenés par Fritz Leutwiler et Stephan Schmidheiny publiaient un livre réclamant des réformes afin que «ce pays devienne à nouveau un haut lieu du libéralisme».

Des éditeurs de journaux prennent prétexte de la situation concurrentielle sur le marché européen pour dénoncer la convention collective de travail qui les lie avec le syndicat des journalistes, en attendant de rompre celle avec le syndicat des typographes.

André Gavillet, la semaine dernière, rapelaient l'offensive patronale pour ne pas compenser l'intégralité du renchérissement. On peut ajouter le chantage exercé par le patronat horloger qui ne se déclare prêt à signer la nouvelle convention col-

lective qu'à la condition que la FTMH n'exige pas la pleine compensation du renchérissement pour 1992.

Sauve-qui-peut

Toutes ces attitudes sont bien dans l'air du temps. Le processus d'intégration européenne, la dislocation du bloc communiste et de l'empire soviétique, mais plus encore l'éclatement de l'économie-monde (Fernand Braudel) au profit d'une économie mondiale comportant de multiples pôles de production, et donc de concurrence, bousculent les données habituelles de référence. Les esprits paniquent et en oublient les éléments qui ont fondé les succès passés: la réussite collective, le consensus et le souci du long terme, pour reprendre la définition du modèle rhénan.

Le problème est évidemment de savoir si ce sauve-qui-peut est contingent ou conjoncturel, ou s'il exprime un mouvement de fond. Si la deuxième hypothèse était la bonne, une Suisse néo-libérale et recroquevillée sur elle-même se préparerait des lendemains qui déchantent. ■

¹ Michel Albert: *Capitalisme contre capitalisme*, Seuil.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

L'ami américain

Riccardo est un père heureux, qui me confie sa joie: tant Nicola que Caterina font des études brillantes et lui donnent toute satisfaction. Le petit ami de Caterina, Federico, est permanent du parti communiste, ce qui ne déplaît pas à son «beau-père». D'ailleurs, pour l'instant, il fait son service militaire, et comme il est objecteur, il travaille dans un asile de vieillards — des vieillards qui ne songent, paraît-il, qu'à manger et à *ballare* ! Alors Federico organise leurs loisirs et notamment des bals, payant éventuellement de sa personne et faisant danser celles qui n'ont pas de partenaire ! Voilà, n'est-il pas vrai, une manière de servir sa patrie qui en vaut une autre... L'ennui, c'est qu'il se trouve loin de Milan et qu'il ne peut voir Caterina que le week-end. Encore faut-il des heures de trajet, si bien qu'il arrive trop fatigué pour... discuter des affaires du parti, dont elle est membre, aussi. J'ajouterai que la *nonna*, descendante par les femmes de l'illustre Lavater, se demande si Federico est bien conscient de la chance qu'il a d'avoir une fille aussi merveilleuse que Caterina, super-intelligente, active, toujours gaie, ravissante (ce qui ne

gâte rien) — sa digne petite-fille et celle de ses deux grands-pères, dont l'un était professeur de chimie à l'Université de Pavie et l'autre le maître de la psychanalyse italienne — on vient de lui consacrer un film. Mais l'on peut penser que la grand-mère de Federico pour sa part se demande si Caterina se rend compte de la chance qu'elle a, etc. Dans l'un et l'autre cas, la réponse semble devoir être: oui.

Martino, le beau-frère de Riccardo, n'est pas moins heureux, mais plus embarrassé. En effet, le petit ami de sa cadette, Sofia, est joueur professionnel à l'Inter de Milan ou au Lazio-Roma, je ne sais plus. Et indépendamment du fait que Sofia se trouve aphone, chaque semaine, à force d'avoir crié pour encourager «son» équipe, Martino ne s'intéresse pas vraiment au football et ne peut avoir de conversation avec son «beau-fils». Aussi se réjouissait-il de voir rentrer son aînée, Carolina, qui revenait de Bali munie d'un ami californien. Je ne l'ai pas rencontré, et c'est encore trop tôt pour juger. Toutefois, aux dires de Caterina, l'ami californien est un *uomo bellissimo* ! Mais aussi un *po' strano*: figurez-vous qu'il lui arrive de se taire